

La jeune fille venait à la même heure, été comme hiver. Tous les matins, je l'entendais approcher. Le tapotement des sandales en plastique, le cliquetis du métal sur la pierre, puis un bruit de pas qui s'amenuisait. Ce matin-là, elle arriva plus tôt. Les arrengas

Anuradha Roy

Les plis de la terre

roman traduit de l'anglais (Inde) par Myriam Bellehigue

siffleurs finissaient à peine leurs vocalises et, au stand de tir, de l'autre côté de la vallée, les clairons n'avaient pas encore retenti. Contrairement aux autres jours, je ne l'entendis pas non plus rebrousser chemin [...].

“LETTRES INDIENNES”
série dirigée par Rajesh Sharma

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Lorsqu'elle apprend que son mari, passionné de montagne, a trouvé la mort au cours d'un trek, Maya quitte Hyderabad, dans la plaine, et s'exile à Ranikhet, petite ville de garnison des contreforts himalayens, à proximité des sommets où Michael a péri. Débute alors pour la jeune veuve un lent travail de reconstruction au sein d'une communauté montagnarde haute en couleur.

Devenue la confidente de son propriétaire, Diwan Sahib, vieil aristocrate au passé politique prestigieux qui serait, selon la rumeur, en possession d'une secrète correspondance entre Edwina Mountbatten et Nehru, Maya se prend d'amitié pour la modeste famille de paysans dont elle partage le lopin de terre. Gravitent autour d'elle une multitude d'autres personnages, parmi lesquels l'irascible directrice de l'école catholique où elle enseigne, un haut fonctionnaire zélé, un général en retraite et Veer, l'insondable neveu de Diwan Sahib, qui vient brusquement troubler la tranquillité de cette nouvelle existence.

Tout en brossant l'attachant portrait d'individus pris dans leur quotidien, *Les Plis de la terre* retrace le parcours d'une jeune femme au destin brisé, qui trouve refuge auprès d'une petite société solidaire par-delà les relations de pouvoir et les interdits de caste, de classe, de religion ou de sexe. Ce roman est aussi une invitation à découvrir une région d'Inde méconnue, un coin de terre himalayenne dont la beauté est célébrée mais dont les fragiles équilibres humains et naturels sont menacés par les bouleversements du monde contemporain.

ANURADHA ROY

Anuradha Roy est née en 1967. Après des études à Calcutta et Cambridge, elle a travaillé en Inde comme journaliste et éditrice. Elle réside une partie de l'année à Ranikhet. Son premier roman Un atlas de l'impossible a été publié chez Actes Sud (2011).

DU MÊME AUTEUR

L'ÂGE D'OR, Sorgho, 2001.

Titre original :

The Folded Earth

Éditeur original :

Christopher MacLehose Press

© Anuradha Roy, 2011

publié avec l'accord de Quercus Editions Ltd, Londres

© ACTES SUD, 2013

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-02795-7

ANURADHA ROY

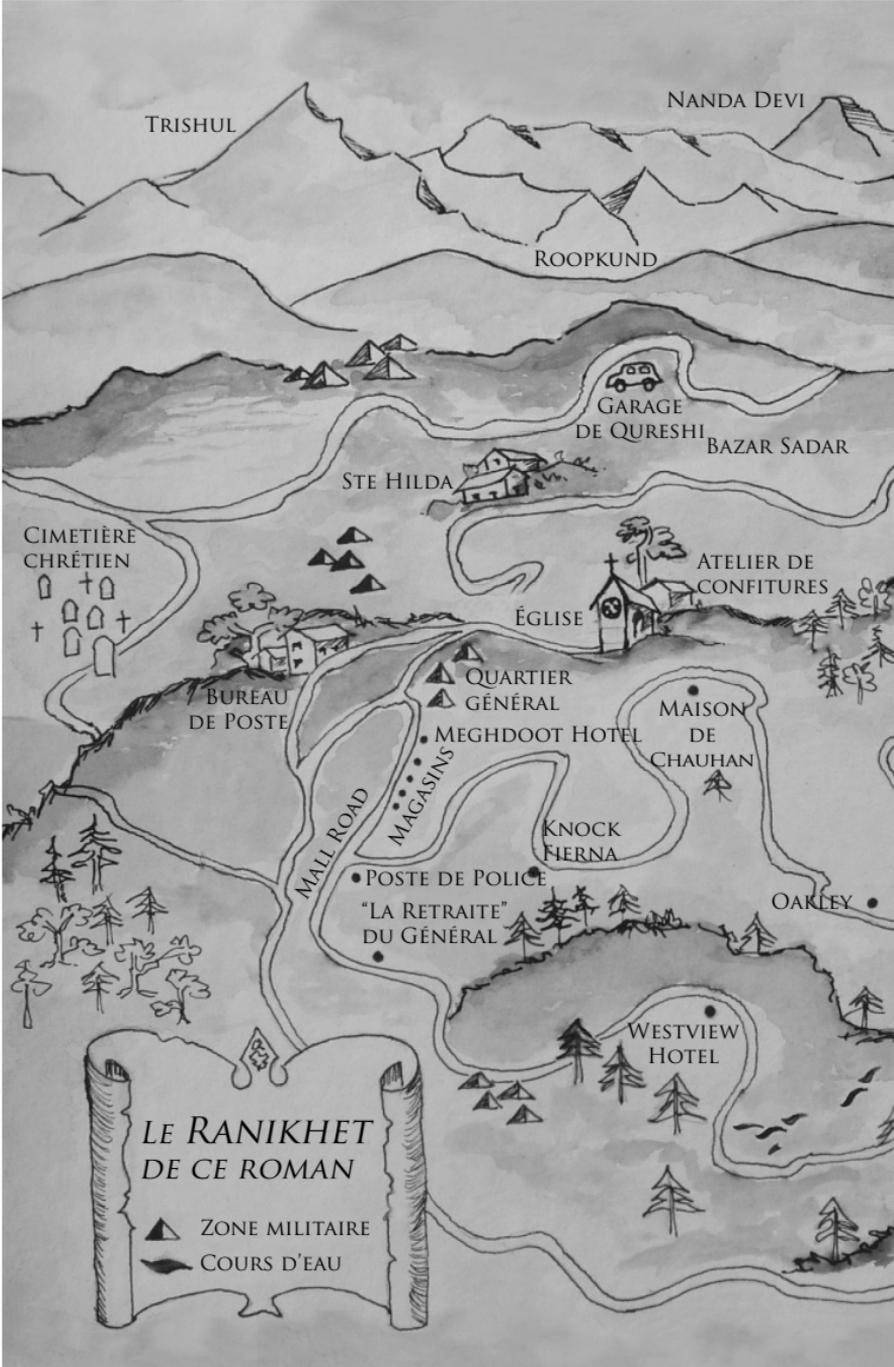
Les plis de la terre

roman traduit de l'anglais (Inde)
par Myriam Bellehigue

ACTES SUD

*À ma mère,
avec qui j'ai gravi ma première montagne.*

*À Rukun et Biscoot,
non-grimpeurs patentés.*





PREMIÈRE PARTIE

La jeune fille venait à la même heure, été comme hiver. Tous les matins, je l'entendais approcher. Le tapotement des sandales en plastique, le cliquetis du métal sur la pierre, puis un bruit de pas qui s'ame nuisait. Ce matin-là, elle arriva plus tôt. Les arren-gas siffleurs finissaient à peine leurs vocalises et, au stand de tir, de l'autre côté de la vallée, les clairons n'avaient pas encore retenti. Contrairement aux autres jours, je ne l'entendis pas non plus rebrous-ser chemin après avoir déposé le pot de lait qu'elle m'apportait tous les matins.

Elle resta là sans frapper à la porte ni appeler. Elle attendait. Tout s'immobilisa dans la clarté bleutée qui précède le lever du soleil. Puis s'élevèrent un à un les sons étouffés et rassurants du voisinage – les haches s'abattant sur du bois, les chiens venus reniffler sous mes fenêtres, le chant d'un coq. Par la fenêtre ouverte, je perçus l'odeur d'un feu de bois. Les paupières lourdes, je me blottis davantage encore sous ma couverture. Je n'ouvris les yeux que lorsque j'entendis le général qui promenait son chien ; il lui reprochait sa désobéissance chronique comme si, après toutes ces années, cet état de fait le décon-certait encore.

— Peux-tu m'expliquer pourquoi, Bozo? demandait-il de sa grosse voix. Hein, peux-tu m'expliquer?

Il passait tous les jours aux environs de six heures et demie, ce qui signifiait que je serais en retard, à moins de faire tout le trajet en courant.

Tandis que je m'activais en essayant d'être efficace – préparer du café, trouver les vêtements que je mettrais pour aller travailler, rassembler les livres de comptes que je devais emporter –, le lait que je faisais chauffer pour mon café se mit à bouillir, débordant de la casserole et se répandant sur la cuisinière avant que je puisse intervenir. Je n'avais pas le temps de nettoyer. Je rassemblai mes affaires tout en avalant mon café à toute vitesse. Ce ne fut qu'au moment où je laçais mes chaussures, accroupie sur un genou à côté de la porte, que je l'aperçus du coin de l'œil : Charu m'attendait toujours, traçant des cercles avec son gros orteil au pied des marches.

Charu était une jeune villageoise qui venait de fêter ses dix-sept ans et qui vivait dans la maison voisine. Comme les populations de montagne, elle avait les pommettes saillantes, la peau rose et tannée. Ses cheveux, qu'elle négligeait de peigner jusque tard dans la journée, pendaient sur ses épaules en deux tresses ébouriffées. Comme la plupart des montagnards encore, elle n'était pas très grande ; de dos, on pouvait la prendre pour une enfant, menue et gracile. Elle portait des *salwar kameez**¹ de seconde main, trop grands pour elle et, faute de diamant, elle arborait un minuscule bijou de nez en argent.

1. Les mots suivis d'un astérisque à leur première occurrence figurent dans le glossaire en fin d'ouvrage, p. 389. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Elle avait pourtant la réserve et la beauté d'une princesse népalaise – même s'il lui suffisait d'une seconde pour retrouver la maladresse adolescente que je lui connaissais. Quand elle vit que je m'apprêtais à sortir, elle se redressa précipitamment, heurtant son orteil contre une brique. Elle s'efforça de sourire malgré la douleur et marmonna un vague *Namaste** dans ma direction.

Je compris alors pourquoi elle avait attendu pendant tout ce temps. Je m'empressai de remonter les marches pour aller chercher une lettre qui était arrivée la veille. Elle m'était adressée. En l'ouvrant, j'avais découvert qu'elle était en fait pour Charu. Je la fourrai dans ma poche avant de ressortir sur le pas de la porte.

Mon jardin n'était qu'un petit coin de montagne laissé à l'abandon mais, dans la lumière bleue et dorée de cette matinée, il regorgeait de fleurs sauvages qui ondoyaient. Des lys de la taille d'une tasse à thé surgissaient des pierres et des bouts de papier à la dérive se révélaient être, vus de plus près, des papillons. L'ensemble du jardin exhalait un parfum d'humidité et de fraîcheur après la petite pluie qui était tombée à l'aube, la première après plusieurs jours de grosse chaleur. Je sentis que je ralentissais, que tout mon empressement s'estompait. J'étais de toute façon en retard. Qu'importaient quelques minutes de plus ? Je saisis une prune pour la manger, j'admirai les papillons, je discutai de choses et d'autres avec Charu.

Je ne parlai pas de la lettre. Ma curiosité perverse me poussait à attendre comment elle allait m'annoncer ce qu'elle voulait. À plusieurs reprises, je l'entendis prendre son souffle comme si elle allait

parler mais elle renonça. Elle finit tout de même par déclarer :

— Il a plu après trois semaines de sécheresse.

Avant d'ajouter :

— Les singes ont mangé toutes nos pêches.

J'eus enfin pitié d'elle et sortis la lettre de ma poche. Mon adresse et mon nom avaient été tracés en caractères hindis, dans une écriture enfantine.

— Veux-tu que je te la lise?

— Oui, je veux bien.

Elle se mit à tripoter une rose comme si cette lettre n'avait aucune importance mais elle la regardait du coin de l'œil quand elle pensait que je ne la voyais pas faire. Le soulagement et la joie avaient transformé son expression.

Ma chère Charu, disait la lettre,

Comment vas-tu? Et comment va ta famille? J'espère que tout le monde se porte bien. Je vais bien. Aujourd'hui, c'est mon dixième jour à Delhi. Dès le premier jour, j'ai cherché une poste où acheter une lettre prépayée. C'est difficile de s'orienter ici. C'est une très grande ville. Il y a beaucoup de voitures, d'autorickshaw, de bus. Parfois on voit des éléphants dans la rue. Cette ville est tellement remplie que mon regard ne peut pas aller plus loin que la maison voisine. J'ai l'impression de ne pas pouvoir respirer. Ça sent mauvais. Je me souviens des odeurs de la montagne. Quand on coupe l'herbe par exemple. Ici, on n'entend pas les oiseaux, ni les vaches ou les chèvres. Mais la chambre que m'a donnée Sahib est confortable. Elle est juste au-dessus du garage. Face à la rue. Quand j'ai terminé ma journée de travail à la cuisine, je viens là et je vois tout. Je gagne davantage d'argent maintenant. Je fais

des économies pour la dot de ma sœur et pour rembourser l'argent emprunté par mon père. Ensuite je pourrai faire comme bon me semble. Envoie-moi l'empreinte de ta paume en retour. Ça me suffira. Je t'écrirai encore. Amicalement.

— Qui est-ce? demandai-je à Charu. Tu connais quelqu'un à Delhi ou c'est une erreur?

— C'est mon amie, fit-elle en évitant mon regard. Une fille. Elle s'appelle Sunita.

Elle ajouta après une hésitation :

— Je lui ai dit d'envoyer les lettres chez vous parce que... parce que le facteur connaît mieux votre maison.

Elle me tourna le dos, consciente que je n'avais aucun mal à décrypter ses mensonges.

Quand je lui tendis la lettre, elle s'en saisit et parcourut la moitié de la pente qui séparait ma maison de la sienne avant même que j'aie refermé ma main.

— Je croyais t'avoir appris à dire merci, lançai-je.

Elle s'arrêta, incertaine. La brise soulevait son *dupatta**. Elle finit par redescendre en courant. Elle parla si vite que ses paroles s'entrechoquèrent.

— Si je vous apporte un peu plus de lait tous les matins, vous m'apprendrez à lire et à écrire?

Ma rivale en amour n'était pas une femme mais une chaîne de montagnes. Je le découvris vite après mon mariage. Nous nous étions mariés malgré l'opposition de nos familles, et durant les premiers mois, nous étions comme deux naufragés triomphants, parvenus à faire entrer l'univers tout entier dans un deux-pièces de location et un lit une place. Nous passions nos journées à attendre les soirées, nos retrouvailles. Les nuits n'étaient pas faites pour dormir. Et le matin, nous avions besoin d'interminables au revoir avant de pouvoir partir chacun de son côté. Mais cela ne dura pas longtemps.

Chaque fois, tout commençait subrepticement – des silences, des cartes étudiées longuement, des chaussures et des vestes ressorties d'une valise stockée sous notre lit – puis la discrète impatience de Michael se manifestait beaucoup plus ouvertement. Il était là sans être là. Tout en arpentant un sol plat, il fléchissait les pieds, anticipant les dénivelés. La nuit, il gardait les yeux ouverts et rêvait. Il étudiait les bulletins météorologiques de zones dont je n'avais jamais entendu parler.

Michael n'était pas alpiniste. Il était photographe de presse. Par l'intermédiaire d'un camarade de classe

dont le père était rédacteur, il avait été embauché dans un journal au moment de notre mariage. Nos moyens ne lui permettaient qu'un trek annuel et cette unique expédition devenait sa raison de vivre pendant le reste de l'année.

La passion de Michael me fit comprendre combien certaines personnes sont habitées par la montagne tout comme d'autres le sont par la mer. L'océan exerce sur les amoureux de la mer une attraction inexorable où qu'ils soient – dans une ville de l'intérieur des terres inondée de lumière ou au beau milieu d'un désert ; et quand ils ressentent cet appel, ils n'ont d'autre choix que de prendre la direction de l'océan et de se poster en bordure, là où la terre se dissout, instantanément apaisés. Même s'ils sont nés dans la plaine, les montagnards ne peuvent être séparés très longtemps des montagnes. L'ailleurs est synonyme d'exil. Ailleurs, le sol est trop plat, l'air trop lourd, les feuilles des arbres trop grandes pour être vraiment belles. La couleur de la lumière ne convient pas, les sons ne produisent que du bruit.

Je savais depuis nos années d'étude que Michael faisait de la randonnée, crapahutait. Mais j'ignorais qu'il avait tout autant besoin des montagnes que de moi. Nous étions très éloignés des sommets : nous vivions à Hyderabad. Il fallait deux nuits de train et de voiture pour atteindre les contreforts himalayens, et bien plus de jours encore pour atteindre les hauteurs. Aucune autre montagne plus facile d'accès ne faisait l'affaire. Ni les Nilgiris, ni l'ensemble des Western Ghats. L'Himalaya et rien d'autre – il m'était impossible de comprendre pourquoi tant que je n'en avais pas fait moi-même l'expérience, me disait Michael, avant d'ajouter que ça m'arriverait un jour.

En attendant, chaque année, le sac à dos et le sac de couchage réapparaissent et le corps de Michael s'absentait dans le sillage de son esprit, grimpant déjà à plus de deux mille cinq cents mètres au-dessus du niveau de la mer.

Une année, Michael décida de faire un trek du côté de Roopkund, un lac himalayen à près de cinq mille mètres. On y arrive après une ascension longue et ardue en direction du Trishul, un sommet enneigé qui culmine à plus de six mille cinq cents mètres. La majeure partie de l'année, ses eaux sont gelées. Un garde forestier l'a découvert par hasard en 1942 et c'est depuis un mystère : il contient des ossements et des crânes, conservés par le froid, d'environ six cents personnes qui seraient mortes à cet endroit au IX^e siècle, certains disent au VI^e. Beaucoup de ces squelettes portaient des bracelets aux chevilles et aux poignets, des colliers et des joncs en or. Six cents voyageurs à une telle altitude, dans la rigueur de cette immensité – où allaient-ils? Impossible à dire : il n'y avait aucun passage connu de Roopkund au Tibet, ni même de Roopkund à n'importe quelle autre zone. Comment sont-ils morts? Les archéologues pensent qu'ils ont été pris dans une avalanche ou une forte averse de grêle : les crânes portent la trace d'impacts de la taille de balles de tennis.

Les ossements ont été dépouillés de leurs bijoux et la plupart abandonnés à leur emplacement d'origine. C'est là qu'ils sont restés malgré le passage de pillards qui en ont emporté quelques morceaux en guise de trophée. Aujourd'hui encore, chaque fois que le lac dégèle au moment de la mousson, des os et des crânes remontent à la surface et viennent s'échouer sur les rives.

Michael avait déjà tenté d'atteindre Roopkund par le passé mais il avait échoué à cause du mauvais temps et de son inexpérience. Cette fois-là, il était mieux équipé, assurait-il ; il programmait les choses différemment et savait à quoi s'attendre. Je sentais néanmoins un nuage d'inquiétude grossir et s'obscurcir à mesure que le jour de son départ approchait. Je me retrouvais à le dévisager avec une intensité renouvelée que six ans de mariage avaient émoussée – son odeur, que je respirais profondément comme pour m'en imprégner, la bosse sur son nez remontant à une fracture dans l'enfance, les premiers cheveux gris, la manière dont il s'éclaircissait la voix au milieu d'une phrase ou sa façon de se tirer les lobes d'oreille quand il se concentrait.

Il savait que je m'inquiétais. La veille de son départ, alors que j'étais allongée sur le ventre et que ses doigts parcouraient mon dos tendu et ma nuque raide, il me détailla le parcours dans un quasi-murmure : le trek n'était pas aussi difficile qu'il en avait l'air, m'expliqua-t-il. Ses doigts glissaient le long de ma colonne et remontaient vers mon cou tandis qu'une boule d'acier grossissait en moi à cause de la peur. Beaucoup l'avaient déjà fait, poursuivit-il. À cette altitude, les pluies auraient cessé et la neige aurait disparu au moment où ils y arriveraient ; les alpages qu'ils allaient traverser seraient couverts de fleurs sauvages. Ses mains passaient de mes jambes à mes épaules, s'arrêtant sur les nœuds, les travaillant pour les décontracter, avant de revenir vers mon dos. Chaussures de marche, sac de couchage et tente seraient inspectés, la moindre fermeture éclair testée de même que tous les cordages. Ampoules et piles seraient renouvelées ; il s'achèterait de nouvelles

lunettes de soleil à Delhi. C'était comme s'il passait mentalement en revue tout ce qu'il avait à faire.

À chaque élément évoqué, j'imaginai ce qui pouvait aller de travers. Je ne voulais pas en savoir davantage. Je caressai sa barbe, qui poussait toujours vite, en disant quelque chose comme :

— Quand tu seras de retour, tu auras une barbe, comme d'habitude.

Mes doigts pincèrent les quelques centimètres de graisse récemment apparus sur sa taille.

— Et tu auras perdu tout ça. Tu reviendras tout amaigri et affamé.

— Totalement mort de faim, confirma-t-il. Maigre et affamé.

Il mordilla mes lobes d'oreille. Il tendit le bras au-dessus de moi pour allumer la lampe de chevet et scruta le moindre de mes traits jusqu'à la fossette sur mon menton.

— Pourquoi a-t-il épousé cette fille? demandait-il en imitant la voix d'un parent plus âgé. Pourquoi a-t-il épousé cette fille, maigre comme un clou et noire comme du charbon? On ne voit que ses grands yeux.

Il passa la main dans mes cheveux emmêlés.

— Presque à la taille, Maya. De combien vont-ils encore pousser avant que je revienne?

Quelqu'un faisait revenir des oignons alors qu'il était presque minuit. Sur la radio du voisin, une voix prosaïque annonçait des inondations, des arnaques, des accidents de train, des résultats de cricket. La main de Michael descendit jusqu'à ma hanche.

— Là, ou peut-être plus bas encore? Ici? J'éteignis la lumière.

La nouvelle me parvint par l'intermédiaire de mon propriétaire qui avait le téléphone. On avait retrouvé le corps de Michael après trois jours de recherches. Il se trouvait à proximité du lac, m'annonça-t-on, qu'il avait pratiquement atteint avant d'être séparé du reste du groupe par des éboulements de terrain, des pluies et des tempêtes de neige. Il avait une cheville cassée, ce qui expliquait très probablement pourquoi il n'avait pu aller se réfugier dans une zone moins exposée. Et son visage était méconnaissable, brûlé et bruni par le froid.

Son corps fut rapatrié dans la plaine, dans un minuscule village situé sur le chemin de randonnée où l'on procéda à la crémation. Le sac qu'on avait trouvé à côté de lui fut conservé puis expédié à Hyderabad par le club alpin, avec les cendres de Michael qu'ils avaient placées dans une boîte de beurre clarifié vide. Je tentai d'ouvrir le sac et d'en inspecter le contenu, mais après avoir sorti deux sweat-shirts encore imprégnés de l'odeur de Michael, l'épreuve me parut trop difficile et je remis le sac dans la valise dans laquelle il était arrivé, avant de la glisser sous notre lit.

Le jour où je reçus le sac, je descendis jusqu'au petit magasin de bétel au bout de l'allée ; la cabine téléphonique consistait en un caisson métallique accroché au mur. Nous fréquentions souvent ce lieu. Quelques personnes traînaient, fumant, bavardant, attendant que leur chique soit prête ou que la cabine se libère. Je patientai moi aussi. Puis vint mon tour. Consciente d'être entourée d'oreilles curieuses, je posai mes questions à voix basse. Le club alpin se situait dans la montagne, à des centaines de kilomètres, et j'avais l'impression de communiquer à travers une violente tempête.

— Comment? Que dites-vous? hurlait la voix à l'autre bout du fil.

Je parlai plus fort, de plus en plus fort, pour couvrir les craquements et les échos.

— Comment? Qui est à l'appareil?

La voix exigeait encore des réponses. Je me mis à crier :

— Mon mari est décédé dans un accident. Pouvez-vous me donner plus d'informations?

Les clients du magasin se rapprochèrent, me dévisageant sans ciller. La petite échoppe sentait fort le vieux tabac à chiquer, la fumée de cigarette et l'encens. Une vieille femme me tapota l'épaule en répétant avec commisération : "*Paapam**, *paapam*." Je repoussai sa main. Je finis de donner tous les détails à la voix lointaine qui parlait anglais avec un étrange accent hindi.

— Madame, je n'ai pas le droit. Merci de patienter quelques secondes.

Après un grand blanc, une autre voix s'éleva, qui commença avec précaution :

— Madame, si j'ai bien compris, vous êtes —
Et je dus répéter :

— Mon mari a trouvé la mort au cours de ce trek. Dites-moi ce qui s'est passé, j'ai besoin de savoir ce qui s'est passé.

La deuxième voix masculine me parvenait de manière entrecoupée, la tempête sur la ligne s'intensifiait. Je n'entendais plus rien. J'étais aveuglée par les larmes qui m'empêchaient de parler. Je jetai le combiné dans la première main tendue et m'éloignai en titubant.

L'idée de passer un autre coup de téléphone depuis cette cabine surpeuplée m'étant insupportable, je

commençai une lettre le lendemain pour le club alpin. “Madame, Monsieur, je vous écris afin de savoir...” Je la mis de côté et repris la plume une semaine plus tard. Je devais savoir comment Michael était mort, dans quelles circonstances exactement. Je me posais des centaines de questions. Obtiendrais-je un jour des réponses? Je fixai la feuille blanche sans ligne. Des visages brûlés par le froid surgirent. J’entendis le craquement de la cheville de Michael au moment où elle cédait. Je reposai le stylo.

Allongée sur le lit, je remarquai que des toiles d’araignée poisseuses pendaient dans le coin de plafond que seul Michael parvenait à atteindre en se hissant sur une chaise, muni d’un balai. Dorénavant, les araignées ne seraient plus dérangées. Je savais qu’il y avait au fond du placard les lettres d’une précédente petite amie. Je les brûlerais sans même les lire. L’avait-il aimée comme il m’avait aimée?

J’avais peur d’apprendre la vérité. J’avais besoin de rester dans l’ignorance.

Ma lettre au club resta inachevée. Je ne passai pas non plus d’autre coup de téléphone. Je fus saisie d’une horrible agitation. Je quittais l’appartement aux aurores pour sillonner la ville comme si je pouvais encore le retrouver. C’était plus fort que moi. Le soir, je ne comprenais pas pourquoi j’avais mal aux jambes ou pourquoi mes vêtements étaient trempés de sueur ; il me fallait du temps avant de me souvenir que j’avais passé la journée dans les rues brûlantes, à marcher au hasard, à prendre des bus sans me soucier de leur destination, à m’arrêter dans des parcs, des magasins, et à reprendre mon errance jusqu’à ce que les magasins ferment, que la circulation diminue et qu’il devienne dangereux pour une

femme de circuler seule dans les rues désertes. Je me retrouvai un jour aux ruines du fort de Golconda où, par quelque miracle acoustique, un claquement de mains près de la grille peut être entendu quelques secondes après, au niveau des remparts. Plusieurs mois auparavant, alors que nous étions allés nous y promener, Michael avait plaisanté :

— Tu imagines que si je claquais des mains et que, la seconde d'après, je tombais raide mort, tu entendrai encore l'écho. Un écho fantomatique.

— Arrête de dire des bêtises, avais-je répliqué, contrariée.

Puis j'avais porté sa main à ma joue pour m'assurer qu'il était encore chaud et bien vivant.

J'étais seule. Je n'avais plus aucun contact avec mes amis : je les avais perdus de vue après toutes ces années de relation exclusive avec Michael. Je n'avais plus de famille même si mes parents habitaient dans la même ville que moi. Mon père m'avait officiellement et inexorablement déshéritée le jour où je m'étais mariée. L'idée d'avoir un gendre d'une confession différente de la sienne lui était odieuse. Ma mère craignait trop son mari pour aller au-delà de quelques rares rendez-vous au temple avec moi. Elle n'avait aucun moyen d'avoir de mes nouvelles si je ne la contactais pas. Ce que je ne fis pas. Que lui dire ? Le chagrin l'anéantirait. J'avais un travail mais il ne me vint pas à l'esprit qu'il me fallait expliquer au bureau la raison de mon absence. Une boîte pleine de cendres occupait dans mon lit la place de Michael. J'avais vingt-cinq ans et ma vie avait déjà pris fin.